

FRANÇOIS II RÁKÓCZI L'HOMME ET LE SOUVERAIN

Quand Rákóczi naquit en 1676 à Borsi, village situé près de la Bodrog, il y avait quatre ans seulement que les soldats hongrois, en lutte contre la domination étrangère, avaient commencé à être connus sous le nom de « Kuruc ». Ce nom n'était guère populaire dans les milieux de l'aristocratie catholique du pays. Les gens de la Maison de Rákóczi se montraient plutôt ennemis des « Kuruc » qui mettaient à feu et à sang les domaines de la famille. Mais au moment où le petit Rákóczi venait d'accomplir sa sixième année, ce soulèvement devint un mouvement national, bientôt d'importance européenne, et Thököly, chef des insurgés, épousa Hélène Zrinyi, veuve de François I^{er} Rákóczi. C'est ainsi que, dès son âge le plus tendre, le petit prince fut mis en contact avec les mouvements nationaux. En 1683, son beau-père l'emmena aussi dans son camp afin qu'il y pût admirer à loisir la vie militaire et après la victoire tenue pour certaine, il entrât à ses côtés, dans Vienne humiliée. Selon les projets d'alors, Thököly aurait été roi de Hongrie et François II Rákóczi aurait récupéré le trône de ses ancêtres en Transylvanie. Cependant ces espérances de Thököly furent bientôt anéanties et lui-même se vit obligé de se recommander aux bonnes grâces de l'Empereur de Turquie pendant que les Allemands occupaient ses châteaux l'un après l'autre. Seul le château de Munkács était encore défendu par Hélène Zrinyi, désireuse de garder au moins ce dernier vestige du pouvoir de son mari et de l'héritage de ses enfants. Pendant le siège, qui dura presque trois ans et demi, Hélène Zrinyi fut assistée de ses enfants dont elle parlait à son mari, avec la fierté de son cœur maternel, dans les termes que voici : « *Personne ne nous a vus effrayés, ni moi, ni mes enfants.* » Cette alliance du sentiment poussé jusqu'à l'exaltation et de

l'intrépidité héroïque qui assure à Hélène Zrinyi une si noble place parmi les grandes dames de l'histoire passa, comme un riche héritage, dans l'âme de son fils. Le siège de Munkács fut une bonne école de vaillance pour cet enfant qui évoluait avec une rapidité remarquable, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel. Et les expériences de 1683 s'accentuaient considérablement au fort de Munkács. Comment rester sur place, les nerfs tranquilles, durant une dangereuse canonnade ? Comment défendre sans relâche, sans repos, et avec une attention particulièrement étendue, un château assiégué ?

Tout cela, le jeune enfant pouvait le voir à Munkács, avec curiosité et avec anxiété. Agé de dix ans, le jeune Rákóczi remplit déjà des fonctions de chef de guerre. Après la retraite de Caprara, en grande tenue et tenant en main un sceptre orné de pierres précieuses, il monta à cheval et passa en revue toutes les troupes de son armée. Puis il fit paraître devant lui les officiers et, dans un discours prononcé en selle, il les remercia de leur service fidèle. C'est ainsi que dans son enfance il s'habitua non seulement à l'appréciation des vertus militaires, mais qu'il s'appropria, par tout ce qu'il avait vu et entendu, l'amour de l'indépendance hongroise, cette idée chère aux « Kuruc », et en même temps, une haine impitoyable pour les Allemands. Pour s'affermir dans ces sentiments, il n'avait qu'à penser à la décapitation de Pierre Zrinyi, son aïeul maternel, à celle du dernier Frangepan, ainsi qu'au sort de Jean Zrinyi. Quant à ce dernier, il avait eu l'occasion de voir encore, à sept ans, ce jeune oncle si sympathique qui devait endurer, pendant de longues années, dans la solitude d'un humide cachot du Tyrol, toutes les souffrances d'un châtiment immérité.

Au commencement de 1688, Hélène Zrinyi, forcée de céder aux Impériaux le château de Munkács, fut emmenée à Vienne avec ses enfants. A la cour, on projetait de faire entrer Juliette et François au couvent pour hâter ainsi l'extinction de la famille. Il n'est pas certain que ce projet vienne de Kollonics, tuteur des orphelins de Rákóczi. Si le cardinal avait voulu attribuer une importance à ce projet, il l'aurait certainement réalisé. Toujours est-il qu'un tel plan existait. Mais les orphelins Rákóczi avaient des

protecteurs puissants dans l'entourage de l'Empereur. Il nous paraît presque incroyable, mais la chose est vraisemblable, que le comte Antoine Carafa, dont le souvenir est également funeste à cause de ses massacres d'Eperjes, et qui venait, à ce moment-là, d'obtenir la toison d'or du roi d'Espagne, défendit avec un chevaleresque empressement, les droits d'Hélène Zrinyi, et ceux de ses enfants. Heureusement, le projet original céda la place à un autre : l'empereur Léopold décida de faire de Rákóczi non un prêtre, mais un grand seigneur qui, « *en vassal fidèle de l'empereur, saurait honorer aussi bien la Majesté divine que la Majesté terrestre* ». Tels sont les termes mêmes des instructions que l'Empereur ne tarda pas à donner aux Jésuites de Neuhaus. C'est pourquoi il fallut séparer ce garçon de douze ans de sa mère qu'il ne pourra plus revoir et il fallut aussi éloigner de son entourage son précepteur et ses serviteurs hongrois. La femme fière qui, dans son allure princière, n'avait pas craint à Munkács le sifflement des boulets, perdit la maîtrise de soi au moment des adieux. Quant à son fils, il ne lui resta qu'à se réveiller un matin dans un collège des Jésuites de Bohême où il n'avait plus personne à qui parler en sa langue maternelle. Lui aussi éclata en pleurs et en gémissements : « *Tuez-moi plutôt si je le mérite, mais je ne veux pas mener une vie misérable !* »

Nous nous bornerons à rappeler quelques détails sur son séjour à Neuhaus. A la vue d'une carte de Hongrie, il y chercha le château de Munkács, pleurant à chaudes larmes. Aux paroles consolatrices de ses professeurs, il ne répondit que par ce soupir : « *Impossible d'oublier si vite.* » Un autre jour, il demanda à un des pères pourquoi on lui donnait le titre de comte alors qu'il était prince et qu'il avait eu auparavant des comtes parmi ses courtisans. Ces déclarations suffisent, à elles seules, pour faire voir son amour de la patrie et sa fierté princière, deux sentiments qui l'animeront pendant toute sa vie. Comme souvenir de son séjour à Neuhaus, il gardera également, jusque dans sa vieillesse, toute l'amertume de sa solitude de déraciné.

Excellent éducateurs de l'âme, les Jésuites s'emsèrent de remplir fidèlement leur mission. Tout portait à croire qu'ils réussiraient à faire de Rákóczi un vassal fidèle de l'Empereur et à lui enlever tout lien avec le sol natal. Il

apprit plusieurs langues étrangères au point qu'il commença à faire des fautes dans ses compositions de langue hongroise. Après ses études, pour compléter son éducation de grand seigneur, il fit un voyage en Italie au bout duquel il fut déclaré majeur par l'Empereur qui se réjouit d'avoir changé Rákóczi en un parfait aristocrate de la cour impériale.

A 19 ans, Rákóczi vint surprendre la cour par la nouvelle de son mariage avec Charlotte-Amélie, princesse de Hesse-Rheinfels. La cour se fâcha contre lui, car il l'avait épousée sans demander le consentement de l'Empereur et, ce qui était plus grave, il s'était marié avec une princesse proche parente de la maison royale de France. Dès ce temps-là, on commença à concevoir des soupçons contre lui ; on contrôlait ses pas, bien qu'en apparence rien ne justifiât encore cette défiance. Cependant, c'était un fait que Rákóczi aimait à porter des costumes à la mode étrangère, à faire des voyages et à parler français et italien. Par contre, ce qui éveillait la méfiance de la part des Hongrois, c'était que Rákóczi sollicitait de nouveau le titre de « prince de l'empire romain » que sa mère avait déjà demandé pour lui alors qu'il n'était âgé que de cinq ans. Ayant épousé une femme de sang princier, il croyait nécessaire de faire reconfirmer ce titre héréditaire par un diplôme nouveau. La cour lui demanda de grands services en échange de ce titre honorifique qu'on ne donna guère volontiers au descendant d'une famille pleine d'esprit de révolte. Néanmoins, grâce à l'intervention de son beau-père, la cour reconnut enfin le comte de Sáros pour prince de l'empire à condition que le droit de porter ce titre ne fût pas étendu aux enfants du nouveau prince.

Il semblait bien que le soulèvement de 1697, qui s'était produit dans la région de Hegyalja, dans les domaines de Rákóczi, obligerait le jeune prince à se déclarer pour l'un ou pour l'autre, et de choisir entre Hongrois et Allemands. A ce moment, le peuple, exaspéré contre la domination allemande, s'attaquait à des châteaux, les occupait et massacrait les seigneurs portant le chapeau allemand même s'ils étaient Hongrois. Rákóczi au contraire, malgré ses costumes étrangers, était respecté par les insurgés dont la plupart désiraient le voir à la tête du soulèvement. Rákóczi

mérita entièrement cet attachement de ses serfs, mais il ne désira pas réellement le sort tragique de Georges Dózsa, de ce roi des serfs. Aussi s'empessa-t-il de se rendre à la Cour de Vienne pour ne pas se laisser juger comme suspect, à cause de la révolte de ses sujets. Il alla jusqu'à offrir ses biens à la Cour en échange d'autres, situés en Allemagne. De plus, il voulut lutter dans les rangs des Impériaux contre les Tokaji et les Szalontay. L'Empereur se plut à recevoir ces offres de Rákóczi, mais ses conseillers n'eurent guère de confiance en lui. Toutefois, ordre fut donné au maréchal Vandemont de disposer de Rákóczi, s'il le jugeait utile, en lui confiant la direction d'un bataillon. Vandemont reçut, en plus, l'ordre de surveiller le jeune prince hongrois, et de ne pas le laisser séduire par ses compatriotes. Il eut les mains libres pour encercler la personnalité de Rákóczi, mais seul, avec précaution, parce que, dit l'instruction, l'emploi de la force était dangereux en ce moment.

La révolte des paysans de Rákóczi ne fut pas aussi difficile à réprimer qu'on l'avait pensé tout d'abord à Vienne. Vaudemont ménagea donc Rákóczi. Or, dès que la majorité de Rákóczi fut déclarée par l'Empereur, il séjourna souvent en Hongrie et, prenant part en qualité de préfet à la vie publique de son comitat, il s'affermi de nouveau dans ses sentiments de bon patriote. Cette nouvelle « prise de conscience » ne put être que renforcée par les soupçons de plus en plus mesquins de la cour viennoise. Vers la fin du siècle, Rákóczi se montra de plus en plus enclin à suivre les traditions de ses ancêtres et à approfondir l'examen de la situation politique. Il en parlait souvent au comte Nicolas Bercsényi, avec lequel il lia une amitié intime à Eperjes, pendant les carnavals de 1697-99. Bercsényi était aussi d'avis qu'il fallait prendre l'initiative d'une action dans l'intérêt de la nation hongroise.

En feuilletant les sources historiques, il faut reconnaître que Rákóczi et Bercsényi avaient beaucoup de sens pour la réalité des choses et qu'ils jugeaient objectivement l'état politique de l'époque. Même Kollonics, une des hautes personnalités de la cour, décrivant la misère des paysans pendant les guerres de libération, ne négligea pas de remarquer que *les serfs ne se sentaient pas soulagés par leur affranchissement du joug osmanli*. — De fait, les commissaires alle-

mands avaient causé partout trop de mal pour que le paysan eût pu sentir les avantages de la prétendue « libération ». On avait des perspectives aussi sombres pour l'avenir de l'organisation politique du pays, le sort de la constitution, et, en dernière analyse, celui de la nation entière. La déclaration de la monarchie héréditaire des Habsbourg qui avait eu lieu à la Diète de 1687, la suppression de la clause de la Bulle d'or relative au droit de la résistance à main armée, ne cessaient d'inquiéter les Hongrois, si affermis dans leur sentiment national au cours des longues luttes contre les Turcs. Malheureusement cette inquiétude n'était que trop justifiée puisque le tribunal de sang de Caraffa, la fameuse « *Neoacquistica commissio* », qui cherchait à faire tomber les domaines récupérés entre les mains des seigneurs étrangers, la négligence des Diètes, les abus commis dans l'établissement des impôts, la mise à l'écart des conseillers hongrois lors des négociations de la paix de Karlowitz, le mépris de l'intégrité territoriale de la Sainte Couronne, l'abolition de la Principauté de Transylvanie, d'autres faits encore, montraient suffisamment les principes de gouvernement des rois « héréditaires ». Ajoutons la nouvelle clause de la formule de serment de Joseph I^e — *proul conventum fuerit*, — en vertu de laquelle le roi devait respecter les lois dans la mesure où il en était convenu avec les États. Cependant, la diète n'ayant pas été convoquée, cette convention resta une vaine promesse. Voilà les faits qui font comprendre l'angoisse de Rákóczi, ce fier dynaste hongrois, destiné à être un grand seigneur à la cour, et qui, avec Bercsényi, et d'autres patriotes, ne cessait de trembler pour l'avenir de sa patrie.

C'est alors qu'un bon observateur, Carlo Ruzzini, ambassadeur vénitien à Vienne, écrivit à son gouvernement l'avis suivant sur la Hongrie : « *Elle est enterrée, bien que la douleur ne soit encore éteinte dans les cœurs et qu'on garde le souvenir de la liberté perdue. Pas de secours, ni du dehors, ni dans le pays. Cependant ces braises prendraient encore feu si on trouvait une main assez forte pour les ranimer* ». Cette main puissante, ce fut celle de François II Rákóczi. Qui aurait été plus désigné pour assumer ce rôle, que lui dont les veines réunissaient le sang des Báthory, des Zrinyi et des Rákóczi ? Il essaya donc de résister à ce courant de

germanisation et d'éveiller la conscience de la noblesse hongroise. Le jeune homme, à vingt-quatre ans, était déjà parfaitement conscient de sa vocation. *Quo fata vocant, virtus secura sequelur* — aimait-il se dire pour s'encourager. Né prince de Transylvanie, il croyait qu'il lui appartenait de rétablir cette principauté dont le nationalisme alimentait aussi l'amour de la liberté dans l'« autre patrie », c'est-à-dire dans le reste de la Hongrie. Comme ses ancêtres avaient porté *dei gratia* le titre princier, il considérait comme une mission divine de donner un sens concret à ce titre par l'acquisition du trône de la Principauté indépendante de Transylvanie.

Guidé par ces considérations, il se décida à recourir au secours extérieur pour maintenir l'équilibre européen dans le bassin du Danube. La constellation politique née de l'antagonisme des Habsbourg et des Bourbon favorisait ces mouvements de réaction. L'empereur, occupé à plusieurs guerres, n'aurait pu opposer à Rákóczi qu'une partie de sa force militaire. Le 1^{er} novembre 1700, jour de la mort de Charles II, le dernier Habsbourg espagnol, il écrivit sa lettre fatale pour demander le secours de Louis XIV.

Lettre fatale, elle fut portée à Vienne par Longueval, cet espion autrichien avec qui Rákóczi avait tant causé en français. Par suite de cette trahison, Rákóczi fut enfermé à Wiener-Neustadt, dans la même prison d'où son grand-père avait été conduit à l'échafaud. Après des souffrances qui durèrent près de sept mois, il réussit à s'enfuir et, le 11 novembre 1701, il arriva avec son page, Adam Berzeviczy, en pays polonais. « *La bonté divine m'a arraché, comme jadis Daniel, à la gorge du lion affamé et m'a conduit miraculeusement du cachot obscur dans la sûreté d'un porl* » — dit Rákóczi dans son appel à la nation hongroise. Il attribua sa fuite à la grâce divine et il y vit le moyen par lequel le Seigneur lui rendit possible la réalisation de ses projets. Croyant fermement à cette vocation, Rákóczi ne se laissa plus détourner du but qu'il s'était proposé.

Les affaires du soulèvement firent un progrès rapide. Toutes les classes sociales se groupèrent sous les drapeaux *pour la patrie et pour la liberté*. — Les serfs, les soldats vagabonds, la haute et la petite noblesse, sans aucune distinction de religion, s'attachèrent au mouvement de Rákóczi.

En 1706, l'effectif de son armée dépassa 100.000 hommes. L'Empereur, occupé par la guerre de Succession, n'aurait pu lui opposer des forces pareilles. De plus, le chef de cette armée fut ce Rákóczi de qui un diplomate français disait : « A la tête d'une armée convenable, ce prince sage et héroïque serait l'un des plus grands stratèges du monde¹ ». Árpád Markó, auteur d'une monographie excellente sur Rákóczi le stratège, est presque entièrement d'accord avec le jugement de ce diplomate français, en disant : « En étudiant les batailles de Rákóczi, on arrive nécessairement à se faire l'idée, que, Rákóczi le stratège, aurait pu mériter de plus beaux et de plus glorieux résultats. » Il les aurait mérités, d'après l'auteur, s'il avait commandé ses officiers avec plus d'énergie, et s'il leur avait un peu moins permis d'obéir à leur propre volonté.

Bien que l'armée fût assez considérable, Rákóczi n'était satisfait ni de son équipement, ni de sa tactique traditionnelle qui donnait trop d'importance à la cavalerie légère. Selon cette tactique, on cherchait à éviter les grands combats et on procédait plutôt par embuscades, par attaques imprévues à l'aide de petites unités et par toutes sortes de pratiques susceptibles d'empêcher l'approvisionnement de l'ennemi. Bien que la tactique des combats ouverts fût plus moderne, l'armée de Rákóczi ne s'y engageait pas volontiers à cause de la tactique traditionnelle hongroise. En de pareilles occasions, elle essuya plus d'une défaite. L'ancienne tactique hongroise effrayait, par contre, l'armée impériale. La petite guerre la fatiguait car, même après des combats victorieux, elle était souvent attaquée par les guérillas « kuruc » qui, profitant de l'embarras des ennemis, causaient des pertes considérables. La cavalerie « kuruc », d'une incroyable rapidité, tournait la position de l'ennemi, faisait des incursions en Autriche, y mettant tout à feu et à sang, et le chef de l'armée allemande n'apprit leur incursion qu'au moment où ils étaient déjà rentrés. Ces incursions firent la renommée d'Ocskay, surnommé *l'éclair de Rákóczi*. On rappelait souvent l'aventure du 9 juin 1704 quand, le jour anniversaire de l'Empereur, les Kouroutz d'Alexandre Károlyi firent une incursion aux

(1) *Fontes Rerum Austriacarum*, XVII, 459.

environs de Vienne et tuèrent les bêtes sauvages du jardin royal, pour porter à leur épaule, en guise de manteaux, les peaux des tigres et des panthères.

En demandant le secours de Louis XIV, Rákóczi avait bien calculé. Au début de la guerre de Succession d'Espagne, l'armée française, à laquelle l'Électeur de Bavière s'était aussi joint, était réputée invincible. Maximilien-Emmanuel était déjà à Passau le jour de l'an 1704, sa cavalerie atteignait les environs de Linz, et tout portait à croire que Rákóczi pourrait s'unir devant Vienne à l'armée française et y faire élire roi l'Électeur de Bavière, grand ami de la France. Cependant la victoire remportée par Eugène de Savoie et Marlborough à Hochstädt, dans l'été de 1704, anéantit tout projet d'union entre Bavarois, Français et Hongrois. Tout en sachant apprécier l'importance de cette victoire et en pleine connaissance des qualités de ces deux généraux, Rákóczi ne les croyait pourtant pas capables de briser définitivement la force de Louis XIV. Il ne s'arrêta donc pas sur le chemin qu'il s'était proposé de suivre, bien que la cour impériale, terrassée par les « actes de sauvagerie » des Kuruc, eût essayé d'entamer des négociations ; il persista à demander la restauration de la constitution hongroise, le rétablissement de la Principauté de Transylvanie et toutes les conditions nécessaires pour le développement libre de la nation hongroise. Les alliés de Léopold I^r, l'Angleterre et la Hollande, désiraient également assurer aux Hongrois les garanties exigées par ceux-ci. Ces deux pays ne tardèrent pas à offrir leurs services à la cour impériale et leurs délégués Stepney et Bruyninx tâchèrent, pendant de longues années, aplanir les divergences de vue entre la cour et Rákóczi. Leurs gouvernements, désireux de voir les armées jusqu'alors occupées en Hongrie se ranger aux côtés de Marlborough et d'Eugène de Savoie, espéraient servir aussi l'intérêt des protestants de Hongrie, en intervenant auprès de la cour de Vienne. Néanmoins, ce fut peine perdue, car Rákóczi ne pouvait renoncer à ses aspirations au trône de Transylvanie. A ce propos, rien de plus caractéristique que le dialogue entre Rákóczi et Lord Stepney, le délégué anglais. Rákóczi ayant demandé si l'Empereur ne serait pas disposé à renoncer à la Transylvanie pour se débarrasser de la guerre de Hongrie, Stepney,

quoique grand ami des Hongrois, lui déclara que l'Empereur renoncerait plutôt à la succession d'Espagne qu'à la Transylvanie, vrai bastion de la Hongrie. Puis Stepney ayant prié Rákóczi de ne pas tenir à la Transylvanie, d'autant moins que l'Empereur était prêt à le récompenser par la donation d'autres domaines en Allemagne, Rákóczi, ferme dans sa décision, déclara ne pouvoir accepter aucune récompense, puisque *la volonté de Dieu l'attachait à la Transylvanie. A son avis, la nation n'aurait plus d'occasion d'entreprendre une lutte pareille pour la défense de son ancienne constitution. Il s'agissait de l'avenir de la nation.* Quant au rôle de la Transylvanie, il y voyait, comme l'Empereur un bastion du pays entier.

Comme il apparut pendant l'été de 1706 que l'intervention des puissances maritimes ne pouvait convaincre l'Empereur à renoncer à la Transylvanie, l'amitié de Louis XIV semblait plus précieuse que jamais. La politique française attachait la plus grande importance à l'intrépidité des Hongrois. Pour entraver les négociations de paix à Selmec et à Nagyszombat qui menaçaient de nuire à l'intérêt de la France, Louis XIV fit savoir à Rákóczi que le roi de France ne pouvait conclure une alliance avec le sujet d'un autre souverain. C'est pourquoi il fallut déclarer l'« abrenonciation » qui était la condition de l'alliance de Louis XIV avec les États Hongrois. Toutefois, cette « abrenonciation » n'eut pas de suite, car même les partisans de Rákóczi ne la prirent pas trop au sérieux. En revanche, par suite du détrônement, la cour impériale put facilement se passer, dès lors, de toute tentative de réconciliation.

N'ayant plus rien à espérer d'une orientation vers la France, Rákóczi essaya de s'adresser à Charles XII, mais celui-ci ne s'intéressa guère au soulèvement. Pierre le Grand, qui aimait beaucoup les vins de Tokay de Rákóczi, contracta avec lui, en 1707, une alliance formelle, lui promettant même le trône de Pologne. Dans la lettre d'alliance, il s'engagea aussi à intervenir auprès de l'Empereur en faveur de la liberté de la Hongrie et de la Transylvanie. En effet, dès 1710, il fit savoir à Vienne qu'il était disposé à intercéder entre la cour et le prince hongrois.

Plus tard, il promit à Rákóczi de lui faire obtenir aussi le droit de l'élection libre du prince de Transyl-

vanie, mais en même temps il annonça à Vienne que par son intervention, il n'avait d'autre dessein que de servir la cause du bon voisinage et qu'il ne voulait nullement déplaire à l'Empereur romain. La réponse de la cour fut que désormais toute intervention était inutile. Ayant peu de confiance dans le tzar, — il ne s'était adressé à lui que pour suivre le conseil de Bercsényi, — Rákóczi écrivit de lui à la fin de 1711, d'un ton bien désenchanté : *Par toutes ses actions, j'ai bien compris combien il avait peu de zèle de faire pour moi la moindre chose du monde.*

Ces insuccès de la politique extérieure influèrent défavorablement sur l'atmosphère du soulèvement qui, pendant ces longues années de luttes, avait beaucoup perdu de son élan et de sa spontanéité. Cet épuisement fut suivi de la dévalorisation des monnaies de Rákóczi qui entraîna d'autres maux après elle. Dès 1708, les soldats et les comitats de la Transdanubie se plaignirent qu'on payât les Kuruc en monnaies de cuivre que les paysans n'acceptaient plus. Mais comme ces « Ordres militants » avaient certains besoins, ils étaient obligés d'enlever de force aux paysans ce qui leur était nécessaire. Les souffrances du peuple ne différaient plus en rien de celles d'avant le soulèvement.

On ne pouvait plus continuer longtemps une guerre d'indépendance au cours de laquelle on devait avoir recours à de tels moyens. La ruine de la politique étrangère fut aussi la cause de l'effondrement intérieur. La conclusion de la paix même, au prix d'un compromis, devint donc une nécessité nationale.

Károlyi, grand artisan de la conclusion de la paix, essaya de son mieux de défendre les intérêts et la personne de Rákóczi. Grâce à son habileté diplomatique, il devint possible que Rákóczi fût gracié, qu'il pût vivre tranquillement sur ses domaines en Pologne, jouissant même de l'usufruit de ses domaines de Hongrie. Cependant l'espoir de récupérer ses immenses domaines, ne put ébranler la foi solide du prince en son idéal. Après un conflit tragique entre sa raison, — qui croyait la conclusion de la paix inévitable, — et son cœur, incapable de renoncer, il préféra prendre le chemin de l'exil. Il était décidé même à demander la charité puisqu'en s'embarquant à Dantzig, il savait bien dans quelle nécessité il se trouvait. Toutefois, n'avait-

il pas mis sa confiance en Dieu, spes confisa Deo nunquam confusa recedit ?

Après un long voyage sur mer, par un temps contraire, il arriva à Dieppe le 13 janvier 1713. La paix d'Utrecht n'était pas encore conclue et celle de Rastadt entre la France et l'Empire romain (mars 1714) semblait encore une possibilité assez lointaine.

Cependant, la paix mit bientôt fin à la guerre de Succession d'Espagne et tous les espoirs que Rákóczi avait attachés aux vicissitudes de cette longue guerre furent anéantis. Le roi de France ne pensa pas à exiger parmi ses conditions l'indépendance de la Transylvanie. Rákóczi aurait souffert plus vivement de ces déceptions si les nouvelles ne l'avaient trouvé dans l'entourage brillant du Roi-Soleil où les impressions consolatrices firent disparaître le chagrin de ses malheurs.

Louis XIV accueillit très amicalement ce prince étranger dont les gazettes avaient dit tant de bien et qui, par sa propre ruine, avait rendu de grands services à la cause française. Abstraction faite de son nom difficile à prononcer, le prince était un jeune homme très agréable qui s'habillait à la mode française, et qui parlait français comme s'il avait passé sa jeunesse aux bords de la Seine. Faut-il citer, à ce propos, l'avis de Mme de Maintenon :

« Jamais étranger en France n'a mieux réussi que celui-là : on l'aime, on le cherche, on l'estime ; il n'embarrasse jamais, et n'est jamais embarrassé ; il a du goût pour tout, de la sagesse, de la piété ; il est simple sans aucune affectation. Elle écrit d'autre part : Ce pauvre Prince continue toujours à plaire en ce pays-ci : c'est un homme simple, parlant peu, et ayant toutes sortes de connaissances, grand chasseur, aimant la musique, la comédie, se connaissant à tout pour les jardins, pour les bâtimens, curieux de toutes les belles choses : on dit que sa plus grande peine vient de la souffrance de ceux qui ont été attachés à lui ; car du reste il est sans faste et sait se passer de tout¹. »

Dans ce milieu accueillant, les années passèrent rapidement. Cependant, en 1715, dans le temps pascal, un événement imprévu arracha Rákóczi aux plaisirs de la cour de

(1) Cité par Saint-Simon, *Mém.*, t. 23, p. 258.

Versailles. Le hasard l'emmena à Grosbois, chez les Camaldules qui, par leur piété et la stricte observance des règles, étaient presque semblables aux Chartreux. Des prières et des jeûnes nombreux étaient destinés à maintenir l'austérité de ce couvent. C'est alors que Rákóczi crut entendre un appel, pareil à celui qu'avait entendu saint Augustin. Il décida de passer les derniers jours du Carême à Grosbois, se conformant en tout à leurs règles sévères. La mort de Louis XIV (sept. 1715) l'affermit encore dans ses bonnes intentions. Il voyait avec horreur comment la cour se transformait, après la mort du grand roi, en un théâtre de l'amour-propre et de l'hypocrisie. Dès le mois d'avril de 1716, il se retira à Grosbois où il avait loué plusieurs chambres et c'est là qu'il vécut pendant 16 mois, plongé dans la méditation et les lectures pieuses. « *Là commença — écrit-il — ce véritable délice de la solitude par lequel l'homme, dédaignant les choses terrestres, se sent chauffé du désir de la bonne vie et de l'accession devant Dieu.* » Il se mit à écrire ses *Confessions* parce qu'il y voyait un moyen d'atteindre la perfection. Ces *Confessions* nous rappellent bien des fois saint Augustin et il n'est pas sans intérêt de citer, à ce propos, l'avis d'un grand historien hongrois : « *Les opinions des spécialistes, en Hongrie et à l'étranger, sont d'accord pour admettre que l'histoire de l'église catholique ne connaît pas d'autre laïque qui soit arrivé à une perfection plus haute que lui, François II Rákóczi, dans un ouvrage littéraire concernant l'ascèse, celle branche suprême de la dévotion et de la vie religieuse.* »

Cependant, la nouvelle de la guerre turco-autrichienne eut un vif écho dans l'âme du prince plongé dans la méditation chrétienne. Le sultan Ahmed II invita Rákóczi à venir à sa cour. « *Hâte-toi comme si tu volais* » — écrivait-il à la fin de sa lettre. En vain ses amis déconseillèrent-ils au prince cette entreprise, il partit pour la Turquie. Son patriotisme et la conscience de son devoir le poussèrent à s'y rendre sans retard. Malheureusement, à peine arrivé en Turquie, il sut que les Turcs n'avaient plus de force pour l'installer en Transylvanie, et il souhaita revenir en France ; mais le Régent lui fit connaître par son ambassadeur à Constantinople que la France, ayant contracté une alliance avec l'Autriche, ne pourrait plus offrir son hospitalité à ce prince errant. L'Espagne refusa également de

lui donner asile. En 1719 Rákóczi, déçu, n'a plus qu'à constater qu'aucun pays d'Europe chrétienne ne lui donne plus refuge contre les persécutions de la cour de Vienne. La Porte, d'ailleurs, ne l'aurait pas laissé partir puisqu'elle espérait profiter du séjour en Turquie des émigrés hongrois. On les installa d'abord à Jenikő, dans le voisinage de la capitale. Mais comme le Grand Vizir aimait à demander l'avis de Rákóczi dans les affaires politiques, l'ambassadeur d'Autriche demanda qu'on le transportât dans une autre ville, plus éloignée de la capitale. C'est ainsi que le 16 avril 1726 Rákóczi partit pour Rodostó, dernière station de ses pérégrinations. Cependant la distance ne diminuait guère son influence à la Cour de Turquie.

Il eut sa part dans l'établissement de la représentation diplomatique russe en Turquie. En 1721, à l'occasion du conflit turco-vénitien, le Grand Vizir renonça à ses projets de guerre, sur le conseil écrit de Rákóczi. En 1722, pendant la guerre russo-persane, qui causait beaucoup d'agitation à la Porte, Rákóczi fit un projet pour établir la frontière entre la Turquie et la Russie, ce qui facilita la conclusion du contrat russo-turc. Rákóczi ne cessa de rédiger des mémoires et d'ébaucher des plans politiques. Cette activité l'animait beaucoup car, il pouvait ainsi résister au sentiment de l'anéantissement politique. Il adressa au gouvernement français nombre de mémoires cherchant à prouver que les États ayant des intérêts contraires à ceux de l'empereur germanique pourraient profiter de sa collaboration. Mais l'Europe, après tant de guerres, demandait la paix et les projets de Rákóczi ne furent pas écoutés.

Cependant l'année 1730 marqua une ère nouvelle dans l'histoire d'Europe. La mort d'Auguste II mit fin à cette longue période de paix et de tranquillité. La politique française sentait le besoin de préparer une attaque contre l'Autriche, du côté de la Turquie. Rákóczi, assisté du pacha Bonneval, un rénégat français, se mit à élaborer le projet de cette attaque et l'envoya à Paris par l'intermédiaire de Paul Bohn, son secrétaire, d'origine danoise. Mais Bohn, qui était en réalité un espion autrichien, continua son activité secrète à Paris, ce qui ruina bientôt les possibilités de réalisation du projet qui lui avait été confié. Au commencement de 1735, Rákóczi prit connaissance

de la trahison de Bohn qui, pareille à celle de Longueval en 1700, semble avoir contribué — si l'on en croit un témoin contemporain — à provoquer la crise d'ictère qui causa sa mort, le 8 avril 1735.

C'est à Rákóczi que revient le mérite d'avoir préservé la constitution hongroise de l'absolutisme, et la nation hongroise des dangers de germanisation. Voilà en quoi consiste sa grande victoire, remportée *Deo gratia*, par la grâce divine. Ce héros historique, même après sa mort, comme le Cid Campeador des légendes espagnoles, continue à lutter contre les ennemis de son peuple et de sa religion. Aux moments critiques de l'histoire, sa grande âme ressuscita au cimetière de Rodostó et vint traverser, avec sa suite princière, la terre qu'il avait dû quitter pour jamais. Il errait là, comme Jean Arany le dit, en 1848 pour animer ses braves Hongrois dans la défense de leur avenir, jadis assuré par lui, mais de nouveau mis en danger. Quand la nation se fut réconciliée avec son souverain, François-Joseph I^e, reconnaissant les erreurs de ses prédécesseurs, fit rapporter les cendres de Rákóczi : ainsi le Prince vit-il enfin sa victoire accomplie, puisque le respect de ses traditions cessait d'être contraire à celui dû à un roi gouvernant selon la Constitution, dans le respect et les droits de la nation hongroise¹.

David ANGYAL,
de l'Académie des Sciences de Hongrie.

(1) L'auteur de cette étude a examiné les problèmes concernant François II Rákóczi dans un article tout récent, paru en hongrois dans la *Budapesti Szemle* [Revue de Budapest], juin 1935. Il y donne aussi une bibliographie détaillée, dont nous empruntons la partie la plus importante. — **BIBLIOGRAPHIE**. — D. ANGYAL, *Thököly Imre életrajza* (Biographie d'Emeric Thököly), Budapest, 1869. — *Archivum Rákóczián* (Archives de François Rákóczi), série de documents publiée par l'Académie des Sciences de Hongrie. — E. LUKINICH, *A szatmári béke története és okiratára* (Histoire et recueil de documents de la paix de Szatmár), Budapest, 1925. — E. LUKINICH, *Rákóczi-emlékkönyv* (Mélanges Rákóczi), rédigés par —, Budapest, 1935. — A. MARKÓ, *II. Rákóczi Ferenc a hadvezér* (François II Rákóczi, le stratège), Budapest, 1934. — E. PILLIAS, *Études sur François Rákóczi pendant son séjour en France* (Revue des Études Hongroises, années 1933 et 1934). — A. TAKÁTS, *Szalay Barkóczy Krisztina, 1671-1724* (Christine Barkóczy Szalay), Budapest, 1910. — C. THALY, *Irodalmi és műveltségtörténeti tanulmányok a kuruc korból* (Études d'histoire de la civilisation et de la littérature relatives à l'époque dite kouroutz), Budapest, 1889. — C. THALY, *I. Rákóczi Ferenc halála és temelése* (Mort et Enterrement de François I^e Rákóczi), Századok, 1873.